

gracieux calice de verre mat taillé, le côté concave vers le haut. En dessous, au milieu de ce calice, pend une ex-croissance dorée semblable à une pointe de casque allemand de la Première Guerre, mais à l'envers ; elle pointe vers la table de salon ronde. Cette table dont le verre repose sur un fond d'osier tressé sera l'une des rares possessions de mon père qui le suivront dans le déménagement vers sa trop grande chambre de la maison de retraite.

Aux murs ne sont exposées que des pièces monumentales, hormis une horloge murale et une paire de petits bénitiers à sec derrière chacun desquels est glissé un petit rameau de palme desséchée. Au-dessus de la cheminée, c'est un miroir à bords biseautés dans un cadre opulent, doré lui aussi et presque aussi haut et large que la cheminée. Sur le mur d'en face : une tapisserie tissée à la machine, sur laquelle deux médiévaux tardifs trottent dans un bois avec un faucon sur le poing, sans voir derrière eux les nombreux lièvres et biches qui les suivent d'un œil étonné. La tapisserie est à demi dissimulée par un sofa à deux places, un joli meuble avec de petits pieds en bois laqué blanc, des accoudoirs ondulés et des ornements en peinture dorée ; il est recouvert de velours vert mousse tendu par une infinité de punaises de cuivre. Les coussins sont du même velours vert mousse et sur le haut du dossier, là où famille, amis et inconnus doivent appuyer leur chef, il y a de nouveau une batterie de napperons. « Pour protéger mes coussins [elle, dégoûtée]. Tu ne peux pas savoir toutes les saloperies que les gens se mettent dans les cheveux de nos jours. Encore heureux s'ils se les lavent ! »

Au-dessus de cette commode dessinée par son frère pend une peinture de sa sœur aînée, Maria l'Artiste, qui a habité pendant des années à quelques rues d'ici. « Il ne faut le raconter à personne [elle, avec une légère gêne],

mais j'ai toujours trouvé ta tante Maria plus douée que ton oncle. Notre Maria avait une main en or, tout ce qu'elle peignait était vivant, et lui, il devait suer et se crever pour arriver à la moitié de ce résultat. On l'a vu en train de jurer devant des natures mortes d'elle, tellement elles étaient prenantes, tellement naturelles. Il a dû devenir peintre en bâtiment et pour le reste, il n'a plus fait grand-chose. N'empêche que c'est à cause de lui qu'elle s'est arrêtée, elle aussi. Ah, si cette fille avait pu continuer à peindre ! Elle n'a pas eu le moindre soutien, en plus il faut dire qu'en ce temps-là ça n'était pas courant, une femme qui fait carrière dans les beaux-arts. Notre Maria, elle aurait pu conquérir le monde. Et maintenant cette pauvre fille est dans une institution, elle ne sait plus aujourd'hui ce qu'elle a fait ou mangé hier, elle reconnaît à peine ses enfants, et ses peintures, elle ne les reconnaît plus du tout. Si un jour je deviens comme ça, il faudra que tu m'abattes tout de suite. Ça n'est pas de la pitié, laisser quelqu'un comme ça en vie, c'est de la lâcheté. »

L'œuvre de Maria l'Artiste, au-dessus de la longue commode, est une copie des *Têtes de nègres* de Rubens. Quatre fois le même Africain avec une petite barbe en collier, « peintes d'après nature sous différents angles », ainsi que les décrivent les catalogues. Un modèle noir, une âme errante du dix-septième siècle, que l'on retrouve en sage d'Orient ou en esclave sur bien d'autres tableaux du maître et qui, grâce à Tante Maria, m'a regardé durant toute ma jeunesse, sous différents angles, effectivement. Lorsque je dus rendre les verdicts, tout seul dans l'appartement abandonné, je sentais encore les quatre paires d'yeux me vriller dans le dos. C'étaient autant de condamnations d'un juge d'occasion venant des années seize cent et quelques.

(L'acheteur siffla d'admiration. « Pas mal pour un amateur. » Mais il me dit qu'il l'achetait pour le cadre. Sobre, travail d'artisan, une belle patine.)

Juste au-dessus de la vitrine à porcelaines, enfin, en situation audacieuse, ne fût-ce que par le poids colossal de son cadre en bois ornementé : le joyau pictural du lieu. Une gravure à l'ancienne mode d'au moins un mètre carré, probablement imprimée au début du vingtième siècle, représentant l'atelier de Rubens. L'artiste est en train de peindre et d'expliquer, debout devant son chevalet, face à son modèle, une femme blanche avec un chapeau à plumes. Ils sont entourés de visiteurs et les murs sont couverts de chefs-d'œuvre fameux. « On va encore se battre pour l'avoir, ce tableau-là ! [elle, avec fierté] Il a failli être pris pour une exposition, ici au Musée Communal pendant l'année Rubens. Mais ils n'avaient pas assez de place pour lui. »

(La Maison Rubens d'Anvers, contactée par e-mail avec une photo de la gravure en pièce jointe, nous remercia aimablement pour la proposition d'un don gratuits. L'acheteur des têtes de nègres en offrit un prix ridicule. L'objet resta dans la famille.)

Le repas du soir est terminé, les assiettes sont emportées avec les couverts par-dessus, prêtes à être emportées à la cuisine. Se dissimulant la bouche d'une main, plus par habitude que par nécessité, elle tripote dans son dentier avec un cure-dents. « Un cure-dents convenable [elle, didactique jusque dans les détails]. Creux, avec deux bouts pointus, emballé dans un petit papier blanc et fabriqué dans un matériau qui ressemble au tuyau d'une plume de poulet ou à un piquant de hérisson, c'était avec

ça que les gens fabriquaient leurs cure-dents eux-mêmes dans le temps. » À la télé, une présentatrice annonce le programme de la soirée.

Lui s'est levé, il ouvre la porte du balcon, il se livre à son péché mignon, l'un de ses rares défauts. La curiosité. Au magasin, il osait mettre sur le grill tous les clients sans distinction, les enfants comme les petites vieilles, les veuves et les chômeurs. Il n'évitait aucun sujet. Divorces, bagarres, ragots. Jusqu'à ce que sa Josée lui siffle un rappel à l'ordre du coin de la bouche, tout en lui donnant un coup de pied dans les chevilles, invincible sous le comptoir. « Qu'est-ce que tu fabriques encore, Roger ? [elle, chuchotant, tout en adressant un hochement de tête très aimable à la cliente] Tu tires les vers du nez de cette malheureuse. Tu es un vrai Sherlock Holmes, toi. »

Il sort une tête curieuse sur le balcon. Il y a du vent, il bruine, le soir tombe, ce n'est pas une invitation à la promenade. L'heure de pointe touche presque à sa fin, sauf autour de ce carrefour dont leur maison constitue un coin et où, en dépit des grands magasins du centre-ville et de tous les hypermarchés des environs, un certain nombre de petits commerces font encore de bonnes affaires, parce qu'ils forment eux-mêmes un petit *shopping center*. Un boulanger à côté d'un épicier et d'un marchand de journaux, un peu plus loin une droguerie et un fleuriste, en face en diagonale un marchand de cages et graines pour oiseaux et d'accessoires pour chiens, en tournant le coin un commerce de ciment et de briques et là-bas une boucherie. Oui, elle n'est plus sous leur appartement. Leur locataire précédent, sans prévenir et

« Une fois, deux fois. Adjugé ! À M. Lañoie, ici au premier rang. »

Avant d'aller occuper le territoire de son ancienne proprio, Josée l'Exigeante a ordonné que soient faits de petits aménagements et un grand coup de rafraîchissement. « Il n'y a que trois choses auxquelles un propriétaire doit être attentif [elle, fautive, *un poco parvenue*] L'entretien, l'entretien et l'entretien. Ça commence par là : votre toit ne peut avoir la moindre fuite. Plutôt une couche de bitume en trop qu'un solin en plomb en moins. Pour le reste, un propriétaire doit améliorer et aménager tout ce qu'il peut. Chaque pièce de cinq francs qu'il dépense sera remboursée au centuple plus tard. Tout est investissement. Tout ! » Personne n'osait mettre en doute ses affirmations.

En tout cas pas ouvertement. Même pas à la vue de sa nouvelle cage d'escalier.

D'accord, le tapis avait fait place à un nouvel exemplaire plus propre et plus sobre. Les baguettes de cuivre cassées avaient été remplacées et les inégalités dans l'escalier étroit ne représentaient donc plus un danger pour les deux nouveaux retraités, qui devraient le monter et le descendre plusieurs fois par jour.

Mais toute la boiserie, y compris la rampe de l'escalier, était peinte en un vert clair qui n'aurait pas déparé dans une crémérie italienne ou sur un carrousel mexicain. Le papier peint renforçait définitivement les doutes sur les investissements toujours productifs. Sur un fond couleur anthracite s'épanouissaient de luxuriantes fleurs d'un mètre de diamètre, leurs feuilles étaient colorées en blanc éclatant et vert caca, leurs pistils en orange

pétant et leurs étamines en jaune canari. Elles transformaient l'étroite cage d'escalier en forêt vierge psychédélique. Même le plafond était tapissé. (« C'est moderne ! Ça change ! [elle, irritée par le peu d'enthousiasme pour son initiative] Il faut marcher avec son temps. »)

Qui aimait les ruptures de style pouvait se régaler au rez-de-chaussée avec une commode bombée en bois poli avec des ornements incrustés en laiton, dont elle disait elle-même qu'il s'agissait d'une « imitation tardive de Louis XV ». Sur la commode, deux chandeliers rappelaient le militarisme prussien. Ils étaient austères, sombres, de bronze lourd et ils avaient quatre branches. Celles-ci portaient d'une sorte de bourgeon central sur lequel trônait un petit aigle. On pouvait soulever l'animal par les ailes et moucher les chandelles avec son dessous creux avant de le replacer dans son nid d'aigle. Seulement, personne n'allumait jamais de bougies ici.

Entre les chandeliers, un buste en terre cuite de femme au nez cassé regardait fixement devant elle d'un air offensé. Devant le meuble un petit tapis persan et au-dessus, entouré des fleurs de la forêt vierge, le portrait d'un notable totalement inconnu, un Iorgnon sur le nez et un atlas sous le bras. Elle avait conquis le tableau de haute lutte dans sa salle de ventes d'Anvers en même temps que les chandeliers, la commode, le buste et le petit tapis.

« Tout ça le même jour [elle, fanfaronne]. Pour une bouchée de pain. »

Celui qui entraînait pour la première fois dans ce hall se demandait vainement où il était tombé, dans le pronaois d'une obédience maçonnique biscornue ou dans le vestibule d'un lupanar extravagant du siècle précédent. Mais

celui qui avait connu hall et escalier sous la propriétaire antérieure montrait de la compréhension et avait même un mouvement d'approbation. Josée l'Hyperactive avait voulu opérer une rupture radicale avec l'ère passée. Son intervention avait été plus dramatique qu'esthétique. Elle voulait effacer sur tous les plans le poids du souvenir maléfique de sa devancière. Les couleurs et les motifs se devaient donc être les plus osés possibles. « La première impression est la plus importante. C'est valable pour les sollicitateurs et les figurants et aussi pour les intérieurs. »

Dieu merci, tout le monde ne vivait pas selon ses devises, sinon la plupart des visiteurs ne seraient jamais allés plus loin que le hall d'entrée. Ce qui eût été dommage. Le reste de l'habitation avait été réparé de façon appropriée et douillettement aménagé après l'intrusion destructrice de la famille de Liza. Bien que, admettons-le, l'ensemble fût un peu surchargé et rarement homogène, conformément aux normes et traditions de notre peuple. Car c'est ainsi que nous sommes et – merci beaucoup – nous nous y trouvons magnifiquement à l'aise, tant en ce qui touche les habitudes culinaires que les structures romanesques.

Le seul vrai problème avait été la salle de bains. Celle-là même où, tant d'années plus tard, le fils aîné viendrait une première fois à leur aide dans des circonstances pénibles, mais encore tragi-comiques.

Le second sauvetage marquerait le début du chapitre final.

Il n'y avait jamais eu de salle de bains à cet étage auparavant. Pas de douche, pas de baignoire, rien. En des temps plus anciens, on se lavait quotidiennement devant le lavabo de sa chambre, debout sur une serviette éponge, et

toutes les semaines dans la cuisine, debout dans une baignoire à demi pleine. Aussi longtemps, en tout cas, qu'on pouvait soi-même remplir et vider la baignoire. C'est pour cette raison que Dikke Liza attendait à moitié nue sur sa chaise la venue de la sœur de la Croix Jaune et Blanche qui venait la laver avec l'aide de Josée la Bénévole.

Cette malédiction-là, le souvenir de la géante nue et silencieuse dans ce qui était maintenant le living de Josée, devait être effacée, elle aussi. En même temps que la perspective effrayante de se trouver un jour dans la même situation que Liza : attendre, impuissante, qu'une étrangère ait la bonté de passer pour vous laver de pied en cap, deux fois par mois, pas plus. D'avoir assisté à ces séances espacées renforçait son angoisse. Et elle n'avait pas besoin de grand-chose pour être terrorisée par l'idée d'une hygiène insuffisante. Son dégoût des odeurs corporelles insistantes frisait l'obsession, son besoin de propreté frôlait la phobie des maladies contagieuses et il est certain que les idées fixes n'ont pas tendance à se calmer avec l'avance des années.

Son œil, exercé depuis l'enfance par la fréquentation des maçons et architectes, était tombé sur le petit couloir qui menait du living à la chambre. Elle jugea qu'il était assez large pour être divisé en deux par des plaques de plâtre et une tapisserie étanche. Une porte de seconde main serait vite trouvée et il y aurait même assez de place pour la lourde baignoire qu'elle voulait apporter du rez-de-chaussée, car le nouveau locataire n'avait d'intérêt que pour le magasin. (« Il veut habiter ailleurs [elle, ne comprenant pas et même un peu vexée]. Je n'aurais jamais pu faire ça. Séparer le logement et le travail ? C'est